

Jean-Charles Vegliante

Sonnets du petit pays entraîné vers le nord

VACANCE

Plage. On n'ose croire à sa pâleur.
L'aube s'éloigne sans qu'il ait su la prendre.
Un sang reflue dans la nacre où pleurent
des vagues menacées par l'été de cendre.
La mer est striée de flammes vertes.
Aux bords alourdis de pailles et de balle
lentement tourne une forme inerte,
comme un ancien chagrin le gouffre l'avale.
Oui, la brûlure à présent s'enfonce
dans le noir profond. La mémoire aveuglée
ne sait même plus quel mal l'offense,
quelle faille est ouverte prête à céder...
Il avance sur l'estran de sable
que des courants biais vont disperser ailleurs.

(été 1989)

FIN DE COMMUNALE

De torves fonds semblent tournoyer
sous ton ventre surpris par les algues froides,
les herbes du rivage ne laissent
aucune prise à la main du naufragé
pour rire, instant gong de solitude
parmi les restes flottants de son radeau,

son secret misérable en détresse,
muet petit frère au bord de la noyade.
Tout autour crépite un bleu féroce,
l'énorme absence des premiers jours d'été
est un remous plus violent que l'eau,
où tu voudrais partir pour des latitudes
d'oubli. Est-ce toi, ou quelle force
ultime arrache aux torpeurs, d'une ruade ?

CONTREMONT

Il part vers la neige, il se retourne
une autre fois sur le désastre des ans
perdus parmi les herbes crissantes
des vallons protégés, des plateaux de tourbe
et tout ce vent, ce vert infertile
dans l'air à pic au-dessus des abreuvoirs.
Petit monde impitoyable, hostile
aux marcheurs, aux chevaux traversant les haies,
aux excès des moissons, il est tard
pour toi aussi, ton soleil dans les sapins
se fige, adieu ! — Il part à jamais
pour un pays qui n'affiche rien, qui n'aime
pas le feu mais le creux sous la glace,
mais le sol obscur où les veines s'enlacent.

SANS TREMBLER

Mais comment n'a-t-il pas eu pitié
de celle-là qui ne pouvait se soustraire
au poids de sa vision, au miroir
grimaçant de sa propre inutilité ?
Comment oublier les jours de joie
et l'enfance entretenue flamme après flamme
pour que jamais ne l'atteigne l'ombre
décevante ? Ou bien le désespoir ne voit
plus que le mur, l'acier du tunnel,
l'appel d'air glacé des longs dévalements ?

Sa bouche intacte, effaré trou noir
qu'il n'entendra plus, tremble. Un nimbe descend
sur son visage d'ange vieilli
qu'il ne saura pas. Il est loin dans le cri.

« DE CES LIEUX PROFONDS ÉGARÉS »

Qu'est-ce qui appelait dans le ravin,
dans le poison plus fort, courant dans les tiges
maigres, plus loin que le cri du sang
(façon de parler : quel innocent pourrait
compenser, main tendre et négligeable,
l'iniquité de cet abandon), sans fin ?
Qu'est-ce qui vient sous la peau de la neige,
vers les citernes où les femmes se noient ?
Vers les tapis de feuilles qui voient
putréfier des formes que l'on crut aimables
(des fleurs noircies), vers ce qu'il faudrait
toujours passer sous silence... Il n'est plus temps
de recueillir, l'horizon bascule
avec un hoquet étranglé de jusant.

DEORSUM

Donc en bas, vers le fond, jamais sus,
à fond dans le cruel par les couloirs sombres
des taupes, les chemins minuscules
des radicules, jusqu'à l'humeur qui sourd
comme eau sale au revers des abîmes.
Rien ne subsiste des attaches de chair,
des rêves cristallins d'un jeune homme,
des escapades pour voir contre l'hiver.
Son aimant est le nord souterrain
où nulle écriture n'enchanterait de traces :
abritez-le, souvenirs du mot,
masses d'oxyde entravées où nulle main
n'apporte sa blessure. Entre l'ombre
et lui, cette paix affilée de couteau.

(octobre 1989)